

REPERES HISTORIQUES CHEMIN FAISANT...

Vous avez choisi de vous rendre à Notre-Dame- de- Rocamadour comme l'ont fait avant vous des millions de personnes depuis que la cité mariale existe. En effet, c'est d'Europe entière que, depuis le XIIème siècle, des chrétiens ont tenu à rejoindre ce haut lieu de la chrétienté. Les sportelles¹ retrouvées attestent de la notoriété de ce pèlerinage bien au delà de nos frontières.

Plus localement, on est certain que des pèlerins, partis du Périgord, notamment de Bergerac, se mettaient en marche pour venir se recueillir aux pieds de la Vierge Noire .Un chemin public reliait Bergerac à Rocamadour ; ce *cami romiou* empruntait le *pont-romieu* à l'est de Bergerac et passait par Cadouin (autre lieu de pèlerinage) et Domme². L'itinéraire qui vous est suggéré dans ce guide tend à se rapprocher de ce chemin historique depuis longtemps enfoui sous le macadam . Pour des raisons évidentes de sécurité et de confort des marcheurs, le tracé retenu ne peut pas se confondre avec celui des siècles passés. En revanche, comme du temps de saint Louis, de François Ier ou de Napoléon Ier, le chemin atteint et traverse les principaux bourgs historiques par de jolis sentiers ombragés d'où l'on découvre de majestueuses demeures chargées d'histoires ou d'humbles logis construits avec cette belle pierre blonde que l'on trouve à profusion dans le Périgord noir.

Notre point de départ se fera de l'église Notre-Dame, au centre de la ville de **Bergerac**. En face de cette imposante bâtisse consacrée en 1865 s'ouvre la Granousconduitau Marché



couvert construit sur l'ancien emplacement du temple détruit à la Révocation de l'Edit de Nantes. Sur la place, on ne manquera pas d'admirer la maison du XVIème siècle où logea Charles IX. En poursuivant notre chemin nous atteignons l'église Saint-Jacques, l'un des plus beaux édifices de la ville. Si l'on considère que l'apôtre saint Jacques-le-Majeur est le patron de la ville, on peut aisément imaginer l'importance que pouvait avoir cet édifice religieux jusqu'au XIXème. Une bulle de 1362 nous apprend que le service divin y était célébré solennellement le jour et la nuit. Les pèlerins en route pour Saint-Jacques-de-Compostelle y faisaient halte. Du XIIème siècle il reste peu de choses. Restaurée en 1352 et en 1405, l'église fut complètement rebâtie en 1685 , sauf le clocher qui date de 1509. A noter qu'avant la restauration du XVIIème siècle, il existait un appentis sous lequel, selon l'abbé Carles, on « prêchait la controverse aux protestants qui ne voulaient pas entrer dans l'église »³. Cette allusion aux protestants

permet de souligner combien la cité, comme d'autres en Périgord, a souffert des guerres de Religion. De très nombreux édifices ont disparu ou ont été endommagés à cette époque. Le pont qui enjambait la Dordogne depuis le Moyen Âge fut, certes emporté à plusieurs reprises par les crues de la rivière dont celle qui lui fut fatale en 1783 (une pile est toujours visible sur la rive gauche), mais il fut aussi détruit par les religionnaires au XVIème siècle. Avant de franchir la rivière Dordogne, on admirera les nombreuses maisons à pans de bois avec remplissage de terre ou de tuileaux, les belles baies

¹ La sportelle est une insigne métallique (en bronze, en plomb ou en étain généralement) que les pèlerins arboraient sur leur chapeau ou leur manteau à leur retour de Rocamadour ; elle attestait de leur passage à Rocamadour où ils l'avaient acquise auprès des artisans du village. De retour chez eux, les pèlerins jetaient ce petit objet dans le cours d'eau le plus proche de leur domicile, en signe d'ex voto. On continue à en retrouver dans toute l'Europe.

² Voir le bulletin n°22 des Documents d'Archéologie et d'Histoire périgourdine année 2007 l'article de B. FOURNIOUX : « sur les traces des pèlerins du Moyen Âge en Périgord », p.131-146

³ abbé CARLES ; dictionnaire des paroisses du Périgord ; éd. Du Roc de Bourzac ; Bayac 2006 ; p.145

renaissances, mais aussi et surtout la maison Peyrarède appelée faussement château Henry IV. Le nez coloré de la statue de Cyrano, place Pélissière, nous indique la direction des coteaux, notamment celui où s'élève le château de **Monbazillac**.

Cette demeure seigneuriale construite en 1550 par les d'Aydie est flanquée de quatre solides tours circulaires équipées d'un chemin de ronde et de mâchicoulis. La bâtisse est entourée de douves sèches. L'aspect moyenâgeux laisse tout de même une large place aux motifs architecturaux de la Renaissance ; les fenêtres à croisillons, la porte principale, la cheminée de la Grande Salle se rattachent à la période de François Ier. Propriété de la cave de Monbazillac depuis 1960, le château



offre aux visiteurs une belle collection de meubles périgourdins du XVIIème siècle, notamment dans la chambre de la vicomtesse de Monbazillac, mais aussi des documents relatifs au protestantisme et aux guerres de Religion. Dans les caves des milliers de précieuses bouteilles attendent sagement l'occasion d'être dégustées .

Reprenons notre route. Le pittoresque village de **Conne-de Labarde** s'orne d'une église typique de la région avec son clocher-mur massif à trois baies étayé par des contreforts triangulaires. Cet édifice est dédié à saint Martin de Tours à qui on portait les petits enfants malades ou rachitiques. De l'autre côté du vallon nous traversons **Saint-Sernin-de-Labarde** dont l'église est dédiée à saint Saturnin , personnage vénéré dans tout le sud-ouest, bien au delà de Toulouse où il souffrit son martyre .L'église du village fut



reconstruite en 1556. Bientôt se profilent le clocher et les tourelles du château **d'Issigeac**. Cette petite ville médiévale est très ancienne puisqu'elle a succédé à une villa gallo-romaine (fin du IIIe et IVe siècle) puis à un monastère. Comme les bastides environnantes, la cité bénéficiait d'une coutume définissant les droits et les devoirs des habitants. L'abbé du monastère qui était seigneur d'Issigeac, fut dépossédé de ses droits peu après la création de l'évêché de Sarlat, les évêques ayant convaincu le pape de leur accorder la seigneurie. L'abbaye fut ruinée durant les guerres de Religion et ses

bâtiments remplacés en 1660 par cette grande demeure (le château) qui servit de palais aux évêques de Sarlat. François II de Salignac de la Mothe Fénelon en fut le commanditaire. Plusieurs édifices remarquables méritent le détour : la Prévôté, chartreuse du XVIIème, mais aussi la Maison des Dîmes, les nombreuses maisons à pans de bois dont la Maison des Têtes de la fin du XVème siècle, et bien sûr l'église Saint-Félicien, de style gothique tardif, reconstruite par l'évêque de Sarlat après le sac de la ville en 1437.

A 6 kilomètres d'Issigeac se profile au sommet d'un coteau le village de **Bardou**. L'abbaye de Cadouin envoya trois moines christianiser cet endroit où au XIème siècle les cultes païens étaient encore vivaces. C'est ainsi que fut construite l'église actuelle de style roman primitif. Le château de Bardou, un peu en dehors du bourg, englobe les restes d'une forteresse anglaise du XIIIème appelée à l'époque « Fort Saint John ». Le capitaine anglais finança la petite chapelle gothique qu'il fit adjoindre à l'église pour suivre la messe en famille.

Chemin faisant, nous rejoignons la première bastide de notre itinéraire, **Beaumont-du-Périgord**. La monumentalité de son église fortifiée, l'une des plus importantes du Périgord, nous rappelle que cette région fut le théâtre de très nombreux conflits durant la guerre de 100 ans. Beaumont en apporte le témoignage ; car hormis son église, on découvre aussi des remparts relativement bien conservés. Créée en 1272 par Edouard

ler, roi d'Angleterre, à partir de terres données par le seigneur de Biron, l'abbé de Cadouin et le prieur de St Avit, cette cité présente le plan caractéristique des bastides avec une place centrale bordée de cornières ou galeries (ici sur trois côtés), et des rues

(les « charretières » et les « traversières ») se coupant à angle droit. Les habitants de cette bastide bénéficiaient d'un statut exorbitant du droit commun : une charte de coutumes fut accordée très tôt aux habitants qui bénéficiaient ainsi de franchises avantageuses puisqu'ils étaient propriétaires de leurs terres et que, ni le bayle, représentant le roi, ni les consuls (édiles de l'époque) ne pouvaient ni arrêter un habitant de la localité ni se saisir de ses biens. Bref, Beaumont prospéra



harmonieusement, en dépit de la guerre franco-anglaise. Il faut avouer que la ville resta essentiellement sous domination anglaise, ce qui lui épargna les mises à sac répétées chaque fois qu'un des belligérants reprenait le territoire perdu. Les Français reprirent définitivement la ville en 1442. De cette période troublée, comme des guerres de Religion qui causèrent quelques dommages un siècle plus tard, l'église du XIIIème dédiée à Saint-Laurent et Saint-Front, est un bon témoignage du temps. De style gothique, cette « forteresse » flanquée de quatre tours, présente un chemin de ronde au dessus des murs gouttereaux. Ce chemin de ronde donne accès à des logements militaires au dessus des transepts et à une vaste salle d'armes au dessus du chevet. Autre dispositif militaire, une bretèche avec assommoir défend une des portes sud. La présence d'un puits à l'entrée de la nef indique que cet édifice était conçu pour tenir un siège assez long.

A une heure à pied de Beaumont, nous rejoignons **Saint-Avit-Sénieur**. Là encore nous sommes surpris par la monumentalité de l'église abbatiale, fortifiée comme celle de Beaumont. Saint Avit qui est vénéré ici, est un ermite qui vécut au début du VIème siècle. Il reçut pour mission divine de se rendre en Périgord, au lieu dit « Ruffiacus » et, par la force de la prière, d'abattre le temple païen où étaient adorées mille idoles. La mission accomplie, saint Avit mit ses dons de guérisseur au service de la population jusqu'à la fin de ses jours. A l'emplacement de sa tombe fut construit un petit sanctuaire, rebâti au Xème siècle. Trop petit pour accueillir les pèlerins en route pour Compostelle qui venaient se recueillir sur les reliques du saint, cet édifice fut reconstruit au XIIème. Une communauté de chanoines réguliers s'y installa, ce qui explique la présence exceptionnelle de Geoffroy du Loroux, archevêque de Bordeaux et ancien chanoine régulier, en 1141 pour la consécration d'un des autels. Comme la plupart des édifices religieux du Périgord, l'abbaye eut à souffrir des différents conflits. Les Anglais sont responsables de la destruction du chœur pendant la guerre de 100 ans. Quant aux Huguenots, ils saccagèrent totalement l'abbaye et détruisirent le clocher nord en 1577. Au XVIIème, le cloître et les bâtiments conventuels se sont effondrés et ont été arasés. L'intérieur de l'église abbatiale est remarquable par bien des aspects. Les peintures murales qui reposent essentiellement sur un treillis décoratif, proposent un faux appareil allongé avec au centre de petites fleurs à 5 pétales. Mais ce sont surtout les trois tentures peintes ornant les quatre arcs de la deuxième travée qui retiennent l'attention. Ces motifs sont exceptionnels, tout comme le saint Christophe portant le Christ, peint sur le pilier entre la 1^{ère} et 2^{ème} travée. ⁴ Quittons Saint-Avit-Sénieur.

Quelques kilomètres plus loin, nous traversons une autre bastide, construite dans les mêmes conditions que celle de Beaumont. Toutefois, des caractéristiques notables différencient ces deux cités. **Molières** ne s'est pas développée au même rythme que sa voisine ; la place centrale est inachevée : il n'y a



⁴voir le livre de Michelle GABORIT « des histoires et des couleurs », éd. Confluences,

qu'une cornière, celle de la maison du bayle. On ne distingue pas non plus de fortifications. Le parti retenu à l'époque avait été de laisser la défense du site au château fort construit (mais jamais achevé) en bordure du village. Dès l'origine, Molières rencontra un problème de peuplement lié au mauvais transfert de population avec les seigneuries voisines. Les limites territoriales imprécises, et l'insécurité du site ne favorisèrent pas l'expansion de la petite cité. Les sièges répétés durant la guerre de 100 ans et l'intervention de Montluc pour y déloger les protestants durant les guerres de Religion, infligèrent des dommages considérables à la bastide.

Cadouin, connu un Construit autour d'une prestigieuse, ce village vicissitudes d'un édifice qui garde encore en mémoire la toutes conditions, venus en relique insigne et unique L'histoire de l'abbaye est développée complètement



développement tout autre. abbaye cistercienne vécut au rythme des attira bien des convoitises. Il dévotion des pèlerins de foule adorer le Saint Suaire, dans le monde chrétien. trop riche pour être ici.⁵ Nous n'aborderons que

les circonstances de sa fondation et l'importance du pèlerinage lié à la présence du Saint Suaire. Géraud de Sales, né vers 1050, vraisemblablement à proximité du futur village de Cadouin, est à l'origine de la fondation de l'abbaye. Préalablement, il en avait reçu les terres des mains du célèbre Robert d'Arbrissel, fondateur de l'abbaye de Fontevrault, venu prêcher à Périgueux. Géraud de Sales est un homme d'exception ; à lui seul, il a fondé plus de quinze établissements religieux, dont Chalard, Dalon, Grandselve ...etc. Il n'est pas étonnant que Robert d'Arbrissel et G. de Sales se soient voués une estime réciproque. En 1119 la toute jeune fondation, sous l'impulsion de G. de Sales, est affiliée à l'ordre de Cîteaux, contre le gré des premiers moines. Cette réticence explique en partie les choix décoratifs d'un édifice, dont la façade est, certes, sévère et dépouillée comme le souhaitait saint Bernard, mais dont le chevet et le cloître offrent des chapiteaux sculptés assez éloignés des recommandations du grand saint⁶. En 1154 l'église est consacrée. La première mention du Saint Suaire remonte à 1214 ; en fait cette précieuse étoffe aurait été redécouverte par l'évêque du Puy lors de la première croisade, rapportée par un prêtre en Périgord et récupérée par les moines de l'abbaye en 1117. Il est évident que la détention de cette relique assura très tôt à l'abbaye une notoriété qui dépassait les frontières du royaume ; Aliénor d'Aquitaine, Richard Cœur de Lion, saint Louis, la duchesse Anne de Bretagne, entre autre, firent le déplacement. Dans le même temps, l'abbaye s'enrichit considérablement. La guerre de 100 ans mit un terme à cette période de prospérité. Pour soustraire la relique aux convoitises, l'abbé décida de la dépayser à Toulouse dans l'église du Taur dépendant de l'abbaye de Saint-Sernin. Mais Cadouin aura les pires difficultés à rentrer en possession de son bien après le conflit franco anglais. C'est grâce à l'habileté de l'abbé Pierre V de Gaing qu'en 1455 le Saint Suaire échappe à la surveillance des chanoines réguliers de Toulouse. Par crainte des représailles, l'abbé demanda à l'abbaye cistercienne d'Aubazine d'en être temporairement dépositaire. C'est finalement Louis XI qui permettra le retour définitif de la relique à Cadouin. Elle est alors enfermée dans un coffre précieux suspendu par des chaînes (encore visibles) au dessus du maître autel. L'abbaye renaît de ses ruines, mais pour peu de temps, puisqu'aux guerres de Religion l'édifice tombe entre les mains des religionnaires qui menacent de le raser complètement. La relique est cachée durant cette sinistre période au château de Montferrand. C'en est fini de la prospérité de l'abbaye. On observe cependant un

⁵ nous conseillons de consulter la bibliographie fournie sur ce sujet. Les ouvrages de B. et X. Delluc sont recommandés.

⁶ Relire de saint Bernard l' « Apologie à Guillaume de Saint-Thierry » XII, 29 (Léon Pressouyre ; « le rêve cistercien », Découvertes Gallimard, Paris 1990, p.112)

soubresaut au XVIIème siècle, grâce à l'application de la réforme de l'Étroite Observance, et à l'action déterminée de quelques grands abbés et de l'évêque de Sarlat. A la Révolution, il ne reste plus que trois religieux ; La municipalité se réunit dans la salle capitulaire. Pour prévenir tout vandalisme, le Saint Suaire est caché par le maire lui-même, Pierre Bureau, sous un parquet de l'abbaye qu'il a d'ailleurs rachetée. Les pèlerinages reprendront au XIX avec un succès sans cesse grandissant (plus de 10 000 pèlerins par an sous le second empire) . Mais au début du XXème siècle une expertise scientifique du tissu apporte la preuve qu'il s'agit d'une étoffe du XIème siècle. Les pèlerinages cessent immédiatement.

L'abbaye a bénéficié de nombreuses restaurations dont celle du magnifique cloître gothique voulu par l'abbé Pierre de Gaing. Elle est inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco et est située sur les chemins de Saint-Jacques.

A quelques kilomètres de là, nous traversons le village d'**Urval**, fief d'une vieille famille française , celle des Commarque. Le four banal du XIVème et l'église fortifiée située à proximité, constituent un ensemble architectural à ne pas manquer.

Belvès, ville étape, sera la récompense du randonneur après une assez longue journée de marche. Aux portes de cette cité médiévale, dans le vallon, se dresse le clocher de **Capelou**, haut lieu de pèlerinage en Dordogne ; en effet, c'est à l'emplacement de Notre-Dame de Capelou qu'un berger eut son attention attirée par l'attitude insolite d'une de ses vaches, figée durant de longues heures devant un buisson de ronces et de broussailles. Ayant écarté cette végétation, le berger découvre une piéta. Il avertit immédiatement le clergé qui fait installer en grandes pompes la statue dans l'église paroissiale. Mais le lendemain, la statue a disparu et est retrouvée à l'emplacement exact où le



berger l'avait découverte le jour précédent. Tout portait à croire que la Vierge souhaitait avoir un sanctuaire sur ce lieu précis. Le pèlerinage était né et attire, depuis, chaque année, des fidèles du Périgord, du Quercy mais aussi de l'Agenais. L'ancienne chapelle dépendait de l'abbaye de Sarlat au XIIème. L'église actuelle a été consacrée en 1873.

Belvès est d'occupation ancienne, comme en témoignent le Camp César, ancien camp romain, situé à proximité, d'une part, et l'existence d'un fort au Haut Moyen Âge, d'autre part. On a aussi la presque certitude qu'un monastère existait à Belvès au milieu du IXème siècle. Le corps de St Justinien, un contemporain de saint Martial, y aurait été enterré. La cité actuelle, est appelée aussi « ville du pape » en souvenir de l'archevêque de Bordeaux, Bertrand de Got, devenu pape sous le nom de Clément V. Il avait une résidence dans la localité. Une « tour de l'archevêque » de forme carrée rappelle la présence de l'illustre prélat qui fut seigneur de la châtellenie de Belvès, tout comme ses successeurs, et ce, pendant cinq siècles. La tour fait partie des 7 clochers-tours qui caractérisent la ville construite au bord du plateau qui domine la rivière Nauze. Une partie des remparts est encore visible ainsi qu'un habitat troglodytique qui servit d'abris à la population pauvre. Durant la guerre de 100 ans les Anglais avaient fait de cette ville une de leurs places fortes. De nombreux bâtiments datent du XIVème siècle, comme l'église reconstruite à cette époque ; c'est dans sa nef que les habitants résistèrent trois jours au siège des Calvinistes en 1577. L'église y perdit son clocher et ses voûtes. Ce bourg fut toujours très vivant ; la place sur laquelle est érigée la halle du XVème accueillait les foires et les marchés ; un porche fermait chacun des accès à l'espace réservé aux marchands qui disposaient, par ailleurs, de poids et de mesures particuliers, différents des villes voisines. On notera au passage, sur l'un des 23 piliers de la halle, une chaîne à laquelle était fixé le carcan réservé aux personnes mises au pilori. On ne peut pas quitter la ville sans venir contempler l'hôtel Bontemps, le château, la Tour de l'Auditeur, le beffroi, la maison des Consuls....etc

Nous nous rapprochons au fil des kilomètres de la rivière Dordogne que nous avons quittée à Bergerac. Au loin se profilent les tours du **château des Milandes**. Ce château d'agrément, datant du XV^{ème}, fut construit par François I^{er} de Caumont, par amour pour sa femme, Claude de Cardaillac. Il faut avouer que la forteresse de Castelnaud, toute proche, était particulièrement rustique pour ne pas dire « spartiate ». Milandes offre, à cette époque, un début de confort et une douceur des lignes qui



ne pouvaient que séduire la gent féminine : des fenêtres hautes et larges, des cheminées pour chauffer les nombreuses pièces, et un décor sculpté qui annoncent la Renaissance, autant de caractéristiques qui éloignent cette demeure des sévères châteaux forts. Du reste les deux styles, Gothique et Renaissance, cohabitent harmonieusement jusque sur le tablier de la cheminée du grand salon. Le château resta dans la famille des Caumont jusqu'à la Révolution. Il n'eut pas à souffrir des choix culturels de ses propriétaires successifs : très tôt, en effet les Caumont embrassèrent la religion réformée (l'église du château fut convertie en temple et l'un des Caumont, pourtant abbé de l'abbaye de Clairac, se convertit au protestantisme), mais ils surent, pour la plupart, manœuvrer habilement ; Jacques Nompar de Caumont, par exemple, sera maréchal et proche d'Henri IV. Après la Révolution le château est vendu aux enchères. Il se dégrade rapidement durant tout le XIX^{ème} siècle. En 1900 il est sauvé de la ruine par un industriel, Charles Claverie, qui entreprend une restauration sérieuse. Il complète le bâtiment par un chai et une ferme, que Joséphine Baker, nouvelle propriétaire après 1945, affectionnera tout particulièrement. Après le décès de la célèbre artiste de Music-hall, la demeure fut acquise par la propriétaire actuelle qui, avec passion, continue à l'entretenir. Le château est ouvert à la visite.



Castelnaud, dont on vient de parler plus haut, est bâti sur un éperon rocheux dominant la Dordogne et le Céou. Son histoire est complexe, faite de trahisures et d'assauts furieux, à l'époque de la croisade albigeoise, d'une relative stabilité du XIII^{ème} jusqu'au début de la guerre de 100 ans où le château passe d'un camp à l'autre en fonction de l'opportunisme des chefs de guerre ; c'est ainsi qu'en 1405, le château est pris de force par les Anglais commandés par Archambaud d'Abzac qui le revend aussitôt aux

Français pour 6000 écus d'or avant de le reprendre par surprise en 1407 ! ce n'est qu'en 1442, après un siège de trois semaines, que le roi de France parvient à reprendre cette forteresse, moyennant la vie sauve pour la garnison et 400 écus. Mais les Anglais sont définitivement chassés. Du XII^{ème} siècle, sur le plan architectural, il ne reste rien. Du XIII^{ème} siècle datent le donjon carré et la courtine formant éperon. Tout le reste date principalement du XV^{ème} siècle. Brandelis de Caumont reconstruit le château à partir de 1443 ; son fils, François (celui que nous avons croisé aux Milandes), continue l'œuvre amorcée, en mettant le château au goût du jour : deux tours semi circulaires dotées de canonnières sont érigées dans la basse cour, ainsi qu'un vaste corps de logis à côté du donjon. La grosse tour d'artillerie sera construite en 1520. Les Caumont étaient protestants et savaient s'entourer de personnages efficaces ; c'est ainsi qu'ils s'adjoignirent un capitaine talentueux mais aussi tristement célèbre pour sa cruauté : Geoffroy de Vivans fera, en effet, de Castelnaud son repère et sa base de repli. On

comprend aisément que le château n'ait pas eu à subir de dégradations durant les guerres de Religion. Il arriva intact à la Révolution où il fut abandonné pour servir de carrière de pierres. Dans la deuxième moitié du XXème siècle, il fut acquis par un riche particulier qui restaura la vénérable forteresse pour l'ouvrir au public qui y découvre actuellement l'un des plus beaux musées d'histoire du Moyen Âge de France, avec une collection exceptionnelle d'armes d'époque.

Plus en amont de la Dordogne, nous passons devant l'église de **Cénac**, ancien prieuré construit en 1090 par Anquistil, abbé de Moissac. Cette filiation prestigieuse est visible sur certains détails du décor sculpté. Car c'est bien là l'intérêt de cette église ; les chapiteaux historiés de la croisée de transept, de l'abside principale et des absidioles font partie des plus beaux du Périgord. On s'attardera notamment sur le chapiteau du « montreur de singes » qui illustre la dextérité du sculpteur à représenter les animaux. On admirera aussi le chapiteau de « la sarabande démoniaque » et de « la résurrection de Lazare ». A l'extérieur, on notera la finesse d'exécution des modillons dont celui représentant un joueur de flûte essayant de séduire un personnage qui se bouche les oreilles.



Domme est à deux pas, au sommet d'un éperon rocheux qui surplombe la Dordogne et... Cénac. On ne peut pas dire que les relations entre ces deux villes aient été harmonieuses au fil des siècles ; ne disait-on pas, il y a peu et selon son bourg d'appartenance : « Domitiens, crotte de chiens ! » ou, « Cénacois, merde d'oies ! » ? Domme bénéficie d'une position stratégique exceptionnelle qui explique que Philippe le Hardi ait décidé d'y fonder une bastide en 1283. Du reste un château fort (assiégé par Simon de Montfort en 1215), dont il reste quelques vestiges, s'élevait déjà à cet endroit. Les travaux de construction ne furent pas faciles, le

terrain étant rocailleux. Cela explique que le plan de cette bastide ne soit pas aussi rigoureux que dans celles que nous avons traversées depuis notre départ. Il a fallu tenir compte de la configuration du terrain. Les remparts sont toujours en place ainsi que les trois portes donnant accès à la ville. La porte des Tours est la plus imposante et la plus visitée en raison de graffitis visibles sur les murs de l'une des salles. D'aucuns pensent que ce sont les Templiers, enfermés en ce lieu après leur arrestation, qui auraient laissé ces traces épigraphiques.

Si on devait faire un bilan de l'histoire de cette cité, appelée aussi « l'acropole du Périgord », on ne pourrait pas passer sous silence sa réussite économique : les conditions de vie au XIIIème et XIVème siècle étaient avantageuses ; les nombreuses franchises accordées dès 1283, comme le droit de disposer d'un four, d'un moulin et d'une monnaie, mettaient la population à l'abri de l'arbitraire. La sécurité était assurée et la justice rendue avec équité. La circulation des biens et des personnes a été facilitée très tôt, dès 1310, grâce à la construction d'un pont sur la Dordogne. Malheureusement les guerres remirent tout en question, jusqu'à la survie même de cette bastide. Durant la guerre de 100 ans, Anglais et Français se livrèrent une lutte acharnée et sanglante ; il ne restait plus que 10% de la population à la fin du conflit. Après une courte période d'accalmie, la ville eut à nouveau à souffrir durement des guerres de Religion. Nous allons d'ailleurs retrouver ici le sinistre Geoffroy de Vivans que nous avons laissé précédemment à Castelnaud. En 1588, il réussit à investir la ville de nuit après une approche discrète jusqu'au pied des falaises ; il avait fait étendre des manteaux au sol pour atténuer le bruit des pas des chevaux. Il fit grimper silencieusement ses soldats qui pénétrèrent par la porte des Tours. Le capitaine protestant fit raser l'église et le couvent des Augustins. Les pierres servirent à rebâtir les fortifications. L'église actuelle date de 1622.

Nous quittons Domme, non sans avoir admiré la vue que l'on a sur la vallée de la Dordogne depuis la terrasse panoramique. Nous retrouverons la rivière à la hauteur du **château de Fénelon** qui se dessine au sommet du plateau juste avant d'atteindre **Saint-Julien-de-Lampon**. Le château de Fénelon date du XIII^{ème} et XV^{ème} siècle. François de Salignac de la Mothe-Fénelon y vit le jour en 1651. Ce célèbre prélat fut curé de Carennac avant de diriger le couvent des « Nouvelles Catholiques ». C'est vraisemblablement cette expérience ecclésiastique et pédagogique qui l'incita à écrire un traité sur l'éducation des filles. Précepteur du petit fils de Louis XIV, il composa pour lui ses Fables et les Dialogues des morts ainsi que le Télémaque. Fénelon est du siècle des Lumières avant l'heure ; c'est un précurseur qui s'éleva contre l'absolutisme royal. A noter que le château (qui se visite) appartient toujours à la même famille, celle des Salignac-Fénelon.

En vis à vis de Fénelon, mais de l'autre côté de la Dordogne, se dresse le village fortifié de **Carlux**. Nous sommes ici sur l'ancien fief des vicomtes de Turenne. Les ruines des remparts et les restes des tours d'entrée et du donjon de l'ancien château, montrent une partie du cadre de vie de Marguerite de Turenne au XIII^{ème} siècle. Forteresse anglaise durant la guerre de 100ans, elle sera démantelée en 1481 par Raymond de Salignac sur ordre de Louis XI. Mais le donjon qui avait été épargné, servit de repère aux calvinistes un peu plus tard. Avant de quitter le bourg, on notera sur le toit d'une maison, une curieuse cheminée gothique du XIV^{ème} dite « sarrazine », sorte de lanterne des morts terminée par un lanternon.

Souillac sera, pour certains, une ville étape. Ils auront alors le temps de flâner dans cette



ville construite autour d'une prestigieuse abbaye bénédictine, un joyau de l'art roman classé au patrimoine mondial de l'Unesco. Pourtant, le site marécageux et dépourvu de ressources ne se prêtait guère à l'implantation d'un sanctuaire au IX^{ème} siècle. Mais c'était sans compter sur la volonté de saint Géraud, comte et abbé d'Aurillac qui donna la moitié de sa fortune aux religieux de son abbaye. Il fut imité en cela par quelques seigneurs locaux qui comptent ainsi parmi les premiers bienfaiteurs du petit prieuré dédié à Notre-Dame de l'Assomption. Ce petit édifice du 9^{ème} siècle n'a bien sûr rien

à voir avec le bâtiment majestueux du XII^{ème} siècle que nous avons sous les yeux. L'église abbatiale fut terminée vers 1145-1150. Si on devait mesurer l'influence d'une abbaye à la monumentalité de ses murs, on ne serait pas étonné d'apprendre que Sainte-Marie de Souillac commandait à 80 églises et prieurés dans le Haut Quercy, le Limousin et le Périgord. Comme tous les bourgs historiques que nous avons traversés, Souillac eut à souffrir de la guerre de 100 ans ; mais l'horreur fut atteinte durant les guerres de Religion. Entre 1562 et 1573 les bâtiments claustraux seront incendiés et l'église saccagée. Elle résiste miraculeusement aux coups de mines ; sa voisine, l'église Saint-Martin, aura moins de chance puisqu'elle sera complètement détruite, à l'exception du beffroi dont on voit encore les plaies béantes. A la Révolution, l'abbaye suit le sort réservé à presque tous les édifices religieux et devient un « Temple de la Raison ». Entre temps, les religieux auront été expulsés. En 1801 l'église est rouverte et devient paroissiale deux ans après.

Maintenant il est grand temps de prendre une paire d'heures pour admirer les proportions et le décor de cette abbatiale. Son plan bénédictin donne un grand équilibre et une réelle

harmonie à l'ensemble ; son transept saillant est doté sur chaque bras d'une chapelle qui s'ajoute aux chapelles rayonnantes de l'abside. L'appareillage est soigné, même dans la partie la plus ancienne de l'édifice, à savoir la tour-porche, sorte de narthex que l'on retrouve dans les églises de type carolingien. A l'intérieur, la nef unique surprend aussi par son volume et la pureté des lignes. Bien sûr, on ne peut pas rester indifférent aux restes du décor sculpté de l'ancien portail monumental. Le trumeau, fantastique et énigmatique à la fois, semble apparemment n'avoir aucun rapport avec le tympan consacré à l'histoire de Théophile ; et pourtant nous sommes en présence d'un programme sculpté parfaitement cohérent et explicite⁷ .

Dans moins de deux jours, nous aurons rejoint Rocamadour. Non loin de Souillac, après **Pinsac**, nous longerons une très belle demeure : le **château de la Treyne**. Surplombant la rivière, ce château du XIV^{ème} siècle fut complètement incendié par les Catholiques durant les guerres de Religion. Mais très vite ses propriétaires le reconstruisirent, en abaissant le donjon et en y adjoignant un corps de logis terminé par une élégante tour ronde. Le château a appartenu à la famille des Cardaillac, puis à l'inventeur des bijoux en plaqué or, Auguste Gabriel Savard, qui recrée le parc paysagé. Durant la deuxième guerre mondiale, une partie des chefs d'œuvres du Louvre seront entreposés ici. Depuis, le château a été transformé en hôtel et accueille régulièrement des festivals et des expositions.

Tout aussi romantique et impressionnant est le château de **Belcastel** qui domine de 50 mètres le confluent de la Dordogne et de l'Ouysses. Cette demeure du XIV^{ème} a une longue histoire puisque la seigneurie existait dès le XI^{ème} siècle. Laissons derrière nous le site de **Lacave** connu pour ses grottes à concrétions, pour nous engager dans la vallée étroite de l'Ouysses. Les falaises de part et

d'autre se rapprochent donnant à l'endroit une allure de canyon. Des moulins très anciens profitaient du débit abondant de la rivière. L'un d'eux, se visite ; il est fortifié et date du XIV^{ème} siècle : c'est le **moulin de Cougnaguet** édifié par les moines cisterciens à partir de 1292. Ce moulin, dont la porte d'accès étaient défendue par 4 vanes que l'on ouvrait en cas d'intrusion, pouvait moulin jusqu'à 3 tonnes de grain par jour, ce qui était considérable pour l'époque, mais qui se justifiait par la nécessité de nourrir les milliers de pèlerins présents sur le site marial tout proche.



En effet, nous arrivons au terme de notre périple. Nous sommes entourés par les hautes falaises de la vallée de l'Alzou ; nos pas et le bout de notre bâton ferré résonnent sur le chemin pierreux ; dans quelques instants nous serons au pied du Grand Escalier menant au **sanctuaire de Rocamadour**. Il n'y a pas la place ici de retracer toute l'histoire de ce haut lieu. Nous laissons nos amis marcheurs découvrir avec un guide les multiples aspects de la cité médiévale, et nous nous limiterons volontairement qu'à quelques repères historiques.

⁷ voir le livre de Jérôme Baschet « l'iconographie médiévale », chapitre 5, éd. Folio histoire Gallimard, 2008

Et pour finir, encore un peu d'Histoire

Le 16 juin 1051, à moins d'une lieue de la chapelle de Rocamadour, un homme prend quelques instants de repos à l'ombre d'un petit calvaire . Il a l'air harassé et des perles de sueur mouillent son front . Pas un bruit autour de lui si ce n'est le croassement apeuré d'un corbeau qui vient d'être surpris par le vol silencieux d'un vautour fauve.

D'un seul coup, l'homme redresse la tête et rejette son capuchon sur les épaules. Le bruit encore lointain de pierres qui roulent vient d'éveiller son attention. Est ce un pèlerin, un berger conduisant son troupeau sur le Causse, ou plus simplement un animal en maraude, se demande t'il ? Il scrute attentivement l'endroit d'où semble provenir le bruit . Apparaît alors au dessus de la végétation rabougrie de chênes verts une silhouette à l'apparence familière pour notre homme. En effet, comme lui, l'individu qui progresse porte au dessus d'une blouse, un manteau aux manches amples ainsi qu'un scapulaire. Pas de doute, c'est un moine, un bénédictin comme lui. Les deux ecclésiastiques se saluent avec courtoisie et une joie non feinte ; on n'a si peu l'occasion de rencontrer du monde en chemin, dans ces contrées reculées. Le clerc qui se reposait au pied du calvaire explique qu'il quitte ainsi plusieurs fois par mois son abbaye de Marcilhac-sur-Célé pour s'occuper du sanctuaire dédié à la Vierge et confié à l'abbaye par l'évêque de Cahors, Dieudonné, en 1050 . Certes, c'est une toute petite chapelle, mais elle attire depuis très longtemps une foule considérable de fidèles venus prier Notre Dame. Une statue de la Vierge trône au dessus du maître autel. Puis il poursuit en ces termes :

« Vois tu, frère dans l'amour du Christ, j'aurai, par la grâce de Dieu, bientôt 50 ans, ce qui est considérable, et la mission que m'a donné ce bon abbé Etienne, mon responsable au sein de l'abbaye, dépasse mes forces qui, je l'avoue, déclinent de jour en jour. L'abbé en a conscience ; aussi m'a t'il dit que si un jour je rencontrais un moine volontaire pour assumer cette charge devenue trop lourde pour moi, il me déchargeait de ce fardeau. »

La proposition ne laissa pas indifférent son interlocuteur, qui, de retour à son abbaye de Tulle, en parla au prieur, vantant à cette occasion l'intérêt que pourrait représenter pour l'abbaye la possession d'un sanctuaire qui semblait chaque année attirer toujours davantage de monde. L'affaire fut conclue promptement entre les deux pères abbés. Le successeur de Dieudonné sur le siège épiscopal, Gérard, entérina cet accord.

Très rapidement l'abbaye de Marcilhac eut des remords.... tardifs. Elle n'eut de cesse de récupérer ce bien, trop hâtivement confié à Tulle. Mais il était trop tard et la partie était perdue d'avance. En effet, Tulle, forte de son rattachement à Cluny, avait l'oreille de la papauté. C'est ce qui justifie les deux bulles papales de Pascal II (1099-1118) adressées aux deux abbés successifs de Saint-Martin de Tulle confirmant la possession de Sainte-Marie de Rocamadour à cette abbaye. Mais le conflit fut très âpre durant tout le XIIème siècle et s'exacerba après 1166, année de la découverte d'un corps intact sous le parvis de la chapelle, celui de saint Amadour.

Un jour, en effet, alors que l'on avait décidé d'inhumer un habitant de petit village au plus près du sanctuaire, le fossoyeur découvre en creusant sous le seuil de la chapelle, un corps intact vraisemblablement enterré là depuis des siècles. L'émoi est considérable et on avertit sur le champ l'abbé Gérard d'Escorailles (1152-1188), personnage d'exception qui œuvre avec acharnement à la montée en puissance du pèlerinage à Notre-Dame de Rocamadour. Il a en effet fait réaliser une belle statue de la Vierge (la Vierge Noire que l'on vénère aujourd'hui) qui semble avoir un effet considérable sur la dévotion des fidèles. Conjointement à cela, il a mis en place une logistique de tout premier ordre pour accueillir les milliers de pèlerins. Il a su créer des liens fructueux avec l'abbaye d'Obazine afin d'assurer l'approvisionnement du site par les granges cisterciennes présentes aux alentours, toutes dépendantes de la « grange-mère » d'Alix. Bref, cet homme

charismatique voit immédiatement l'intérêt de la découverte fortuite de ce corps anonyme. Il l'identifie comme étant Amadour, le serviteur de Marie, donc un personnage qui aurait connu et parlé au Christ !! Après l'Assomption, ne dit on pas qu'il quitta la Palestine en compagnie de sainte Véronique pour accoster à Souliac, puis venir vivre en ermite près de Rocamadour ? Cette découverte miraculeuse fit le tour du monde chrétien.

La Vierge Noire qui assurait depuis des années le succès du pèlerinage était vénérée et visitée en raison des très nombreux miracles qui lui étaient attribués. Géraud d'Escorailles avait d'ailleurs désigné spécialement un clerc chargé de noter scrupuleusement tous les miracles accomplis ici, mais aussi, en chemin ou en mer lorsque des marins, pris dans la tempête, l'invoquaient et échappaient ainsi au naufrage. Ne dit on pas que la cloche de la chapelle Notre-Dame se mettait mystérieusement en mouvement aussitôt l'intervention de la Vierge pour sauver ces pauvres malheureux ? De toute façon, tout a été consigné depuis le XII^{ème} siècle. C'est ainsi que fut créé le « Livre des Miracles » sur lequel sont rapportées les 126 manifestations divines. Ce livre fut à l'époque recopié à plusieurs reprises et diffusé dans toute l'Europe. La notoriété de ce site marial, déjà grande au début du XII^{ème}, décupla à l'annonce de la découverte du corps de saint Amadour. Des foules



considérables et les plus grands princes d'Europe firent le déplacement et gravirent à genoux le Grand Escalier. Les dons affluèrent et permirent la construction d'un sanctuaire beaucoup plus vaste que la petite chapelle des origines, mais aussi d'un hôpital pour les pèlerins, de lieux d'hébergement, de boutiques d'artisanat (dont celle produisant les sportelles), bref de tout ce qui pouvait s'avérer nécessaire à la vie d'un site qui au départ était dépourvu de ressources naturelles et d'infrastructures.

Aujourd'hui, Rocamadour reste un haut lieu de la Chrétienté et attire toujours des milliers de fidèles et de curieux. L'histoire de Rocamadour, et d'Amadour en particulier, peut paraître légendaire aux yeux de certains de nos contemporains. Toutefois, il est historiquement attesté que le corps d'Amadour resta intact jusqu'au XVI^{ème} siècle, plus précisément jusqu'à la destruction d'une partie de sanctuaire par les religionnaires. Quant aux miracles, je laisse à l'appréciation du lecteur le soin de se prononcer sur la véracité de ce qui est rapporté dans le livre du XII^{ème} siècle.

Une très riche bibliographie peut être consultée sur place ou dans n'importe quelle bibliothèque universitaire. Par ailleurs, des visites guidées, assurées soit par des ecclésiastiques soit par des membres d'associations locales, permettront d'avoir une idée plus précise de l'histoire du sanctuaire, du bâti notamment.

